

L’alternance -ar/-ear en morphologie verbale espagnole : Quelques exemples d’analyse au prisme de la cognématique et de la chromorphogénèse¹

Charlène Fredricq Ramírez²

Résumé

Dans le présent article, nous proposons une analyse submorphémique de l’alternance verbale -ar/-ear à partir des théories de la cognématique (Bottineau) et de la chromorphogénèse (Macchi). La mise en contraste des formes verbales en -ar et -ear nous permettra d’isoler le phonème /e/ et de nous interroger sur les impacts morphophonologique et sémantique que cette voyelle pourrait induire au sein du binôme verbal dans lequel elle a trouvé refuge.

Mots-clefs : submorphémie - cognématique - chromorphogénèse – morphologie verbale

Abstract

This paper presents a submorphological analysis of the verbal alternation -ar/-ear considering on the one hand the cognematic approach elaborated by Bottineau and on the other hand the chromorphogenesis theory developed by Macchi. The contrast between the verbal forms -ar and -ear will allow us to isolate the phoneme /e/ in order to examine the morphophonological and semantical impact that this vowel could have in this verbal paired.

Key-words : submorphemic – cognematic – chromorphogenesis – verbal morphology

¹ Cet article est le résultat d’un mémoire de recherche : Fredricq Ramírez, Charlène, (2019). *Le formant vocalique E en linguistique du signifiant: Le cas de l’alternance -ar/-ear en morphologie verbale*. Il a été réalisé sous la direction de Marine Poirier et d’Yves Macchi dans le cadre du Master « Langues et sociétés » adossé à l’EA 4074 du laboratoire CECILLE.

² Université de Lille – Sciences Humaines et Sociales. E-mail : charlene.fredricq.ramirez@gmail.com.

Introduction

L'exploration du microcosme infra-morphémique a permis la découverte du formant (Molho, 1988) en espagnol et du cognème (Bottineau, 1999) en langue anglaise. Cette dernière unité linguistique a initié l'analyse systématique des submorphèmes grammaticaux des sphères consonantique et vocalique de l'anglais dans un premier temps, et par la suite celle d'autres langues, parmi lesquelles l'espagnol. Dans la présente étude, nous proposons de prolonger l'examen cognématique du système vocalique espagnol³ par l'analyse du phonème /e/ à travers l'alternance verbale *-ar/-ear* dont les contrastes morphophonologiques permettent d'en isoler et d'en étudier les effets.

Si l'on observe la langue espagnole, on remarque qu'un nombre important de verbes en *-ear* possède une forme correspondante en *-ar*: *colorar/colorear, saltar/saltear, martillar/martillear, pasar/pasear, asaborar/saborear, rastrar/rastrear, pelar/pelear, centellar/centellear, rodar/rodear, amarillar/amarillear...* Si un même lexème peut se décliner en *-ar* et en *-ear*, il est légitime de s'interroger sur la valeur et la fonction de /e/ dans cette alternance verbale. Néanmoins, avant de chercher à comprendre les effets de /e/ dans le couple *-ar/-ear*, il convient de souligner une première distinction de taille. En effet, malgré la régularité de la paire *-ar/-ear*, on aurait tort de considérer que celle-ci est équivalente en toutes occasions. Prenons à nouveau la liste précédente : *colorar/colorear, saltar/saltear, martillar/martillear, pasar/pasear, asaborar/saborear, rastrar/rastrear, pelar/pelear, centellar/centellear, rodar/rodear, amarillar/amarillear*.

Il serait tentant, au regard de l'identité morphophonologique des verbes qui composent cette liste, de catégoriser l'ensemble des binômes sous une même nomenclature. Cependant, l'intuition nous retient de procéder à pareille assimilation. En effet, deux tendances se dessinent distinctement lorsque l'on observe les verbes précédents : il s'agit d'une part de la série de verbes considérés, hors d'une linguistique du signifiant, comme synonymes et interchangeable (*colorar/colorear, martillar/martillear, centellar/centellear, amarillar/amarillear*) et d'autre part la série de verbes non considérés équivalents et interchangeable (*saltar/saltear, pasar/pasear, asaborar/saborear, rastrar/rastrear, pelar/pelear, rodar/rodear*). Nous proposerons dans les lignes qui suivent l'analyse d'un exemple illustrant chacune de ces tendances : le binôme *martillar/martillear* pour exemplifier la première tendance et le couple *pasar/pasear* afin d'illustrer la seconde.

Si l'on prend *martillar* et *martillear*, on remarquera que les deux verbes réfèrent au procès de « dar golpes » à l'aide d'un même objet « el martillo » (*DRAE*). Si *martillar* et *martillear* partagent la même référence, on est alors en droit de se demander pour quelle raison une même référence chercherait à s'exprimer par deux voies distinctes. *A contrario*, lorsque l'on observe les verbes *pasar* et *pasear*, on remarque que, dans leurs acceptions les plus usuelles, les références de ces deux verbes diffèrent. En effet, *pasar* semble plus à même d'évoquer l'idée d'un trajet « llevar, conducir de un lugar a otro » alors que *pasear* s'emploie plus volontiers (entre autres) afin de référer à l'activité de promener « ir andando por distracción o por ejercicio » (*DRAE*). La dissymétrie référentielle observée entre les paires *martillar/martillear* et *pasar/pasear* nous interdit donc, comme nous l'évoquions précédemment, de regrouper les deux binômes sous un même paradigme et nous amène, par ailleurs, à nous interroger sur la nature de cette

³ Sur l'analyse cognématique des voyelles A/I, voir Bottineau (1999, 2009). Sur l'analyse cognématique de la voyelle O, voir Fortineau-Brémond (2018)

différence : pourquoi dans le cas de *pasar/pasear*, y a-t-il divergence de référence et dans le cas de *martillar/martillear* y a-t-il identité alors que chacune de ces formes accepte la même désinence verbale *-ar/-ear* ? Existe-t-il une corrélation entre la présence du phonème /e/ et la différenciation référentielle observée entre les deux tendances ? La valeur de /e/ différencierait-elle selon la nature du binôme que la voyelle intègre ou, au contraire, /e/ serait-il égal à lui-même en toutes circonstances ? Les interrogations précédentes constituent le point de départ de notre analyse cognématique de /e/ et nous n'hésiterons pas à nous référer également aux postulats de la chronomorphogénèse (Macchi) pour compléter l'examen de ce phonème et cela afin de démontrer que /e/, situé entre la base verbale et la désinence, est loin de ne constituer qu'un simple morphème de joncture et qu'il modifie manifestement le destin de chacune des formes verbales dans lesquelles il comparait.

1. La cognématique

De Saussure à Guillaume, la linguistique traditionnelle tient pour fondement que le langage est l'instrument matériel de la pensée et que la prédominance du mental oblige à observer le signe depuis son immanence psychique vers son expression organique, le signifiant⁴. Dans cette configuration théorique, la pensée serait antérieure et préexistante au mot. Dans le sillage de Sapir et Whorf, l'angliciste Bottineau questionne la primauté de la pensée et soutient que l'impact de la parole sur le processus psychique a été largement minoré. Ainsi, il considère que si la pensée est en mesure de modeler le langage, ce dernier fonctionnant comme « organisateur intellectuel » (Bottineau, 2012a : 3) modèle, lui aussi, la pensée. De fait, l'édifice théorique proposé par Bottineau s'érige autour des principes de l'énaction (Bottineau, 2010), laquelle octroie à la corporéité un rôle prépondérant dans la conceptualisation et l'émergence des idées. Dans cette configuration théorique, le signe est redéfini à partir de l'expérience de l'acte de parole combinant aussi bien la pratique sociale partagée de la parole que la production (activité phonatoire, activités physiologiques liées à l'acte de communication) et la réception du son (réception par l'allocutaire et proprioception)⁵. Selon Bottineau (2008 : 23) :

Cette approche renverse la perspective classique : d'un point de vue psychologique, la question n'est pas de savoir comment les formes reflètent un sens qui leur préexisteraient ; au contraire, la question est de comprendre comment les formes langagières, repensées comme actions sensorimotrices bouclées à effets distribués sur soi et autrui, contribuent à faire co-émerger les expériences sémantiques que nous partageons à tout instant, comment l'action logique refait continuellement de nous ce que nous croyons être par état consubstantiel et définitoire ; l'idée, la pensée, l'intelligence se font, se forment, se renouvellent indéfiniment via le logos compris comme gestualité motrice et perceptuelle ; dans cette perspective, on comprend que les présents

⁴ « Le langage physifié, si l'on ose dire ainsi, le mental. Le mental y appelle le physique qui le fera sensible, par vision ou par audition – c'est-à-dire par un recours à un moyen sensoriel dont le rôle, limité, est de produire une représentation physifiée du mental, représentation qui ne sera jamais une image trop fidèle du mental auquel elle s'ajuste. Le langage humain est, au cours de sa longue histoire structurale et architecturale, une recherche continuée – une causation continuée – de cet ajustement optimum. » (Guillaume, 1973 : 121-122)

⁵ Dans l'acte de parole, l'allocutaire n'est plus l'unique récepteur du message. L'émetteur, lui aussi, devient le récepteur du message qu'il transmet en tant que la formulation verbale stimule aussi bien l'ouïe que les organes phonatoires.

de soudure de l'action somatique et de l'action psychique relevés par la théorie des cognèmes puissent être considérés comme un lieu d'effleurement empirique cardinal de cette dynamique cruciale de la condition humaine.

Comme le suggère Bottineau dans la citation précédente, l'un des apports cruciaux que va engendrer sa théorie se cristallise dans la notion de *cognème*. Le cognème se situe dans la strate submorphémique du signifiant. Dans les années 80 déjà, Molho avait découvert que certaines instances du langage, opérant dans l'en-deçà du morphème ont « le pouvoir de signifier » (Molho, 1988 : 299). Autrement dit, une « simple » consonne, comme il a été démontré pour le formant *n, à elle seule, peut être porteuse d'information sémantique et participerait de ce fait à la construction du sens non seulement à l'intérieur du signe mais également dans le système paradigmatique que ladite consonne collaborerait à édifier. Bottineau reconnaît la présence de marqueurs génétiques de type formant mais va plus loin en rattachant les infra-morphèmes à l'expérience sociale et sensorimotrice des êtres parlants. Ce sont ces opérateurs cognitifs qui constituent le cognème. En voici la définition (Bottineau, 2008 : 25) :

Unité phonémique d'action motrice-sensorielle dont le profil spécifie une composante de la valeur combinatoire constituant le signifié de puissance d'un marqueur grammatical libre ou lié, et ce autant réflexivement pour le locuteur que destinativement pour l'allocutaire s'il en est.

Opérant dans la strate grammaticale et prélevé au sein des réseaux d'alternance, le cognème a la particularité d'être porteur d'un invariant cognitif qui lui permet de faire système. Cet invariant est profilé par l'action sensorimotrice du phonème à l'origine du cognème en question. Ainsi, le processus dynamique de geste articulatoire et l'expérience extralinguistique du sujet parlant participent de la genèse du sens, octroyant au cognème des informations sémantiques qui participeront à établir le signifié du signe et lui permettront son insertion en système.

Reprenons à titre d'exemple le formant *n. A l'instar de Molho, Bottineau reconnaît ce formant comme marqueur de négativité (*no, nadie, ningún...*). Du point de vue physiologique, la propriété articulatoire de N réside en l'abaissement de la luette et en la déviation d'une partie de l'air vers les fosses nasales. Ainsi, Bottineau voit dans la déviation de l'air et dans le choix d'une alternative au passage buccal le reflet de ce que représente la négation dite par *n. En effet, nier un fait ou une idée ne revient-il pas à prendre des chemins de traverse en se refusant à suivre une proposition première ? Qu'est-ce donc que la négation si ce n'est la réfutation d'un argument par un autre, d'une proposition par une autre ? Le trait négatif de *n combiné au geste articulatoire de négation font donc de N un opérateur cognémique de négativité.

2. Analyse de /e/ dans l'alternance verbale -ar/-ear

Afin de vérifier la nature cognématique de /e/ dans l'alternance verbale -ar/-ear et d'en préciser la contribution, nous proposons dans les lignes suivantes une analyse des paires contrastives : *martillar/martillear* et *pasar/pasear*.

2.1 Tendances 1 : verbes partageant la même référence, le cas du binôme *martillar/martillear*

Dans la catégorie des verbes en -ar/-ear partageant la même référence, nous avons choisi d'analyser le couple *martillar/martillear* car ce binôme offre un double avantage : d'une

part, les exemples rencontrés (*CREA*) sont en nombre suffisant pour que l'on soit en mesure de confronter les deux formes entre elles et, d'autre part, parce qu'il peut être fait de *martillar* et de *martillear* un usage métaphorique qui permet une seconde lecture de ces signes, lecture qui nous a semblé digne d'intérêt pour notre analyse.

2.1.1 Observations

Des verbes *martillar* et *martillear*, le *Diccionario de la Real Academia Española (DRAE, s.v.)* apporte les définitions suivantes :

Martillar : Batir y dar golpes con el martillo.

Oprimir, atormentar.

Battre et frapper avec le marteau.

Presser, tourmenter.

Martillear : Dar repetidos golpes con el martillo.

Atormentar con cualquier acción muy reiterada.

Repetir algo con mucha insistencia.

Donner des coups répétés avec le marteau.

Tourmenter par toute action répétée à de nombreuses reprises.

Répéter quelque chose avec beaucoup d'insistance.

Si l'on consulte le *DRAE*, les diverses acceptions de *martillar* et *martillear* convergent lorsqu'elles réfèrent au procès de *donner des coups de marteau* et par extension sémantique lorsqu'elles réfèrent au procès de *tourmenter*. Cependant, les deux signifiés se distinguent en ce sens qu'à *martillear* est concédé par le *DRAE* un surplus sémantique d'itérativité qui est dénié à *martillar*. En effet, on retrouve pour *martillear* les expressions « repetidos », « reiterada » et « repetir » qui soulignent l'itérativité du procès alors que ce type d'expression n'est pas employé à l'heure de gloser la forme en *-ar*. Observons deux exemples :

(1) Pero no fue más que un infundio: media docena de nativos muertos de vómito negro

en una aldea a mucha distancia de las montañas donde los nativos *martillaban* el oro para

convertirlo en las delgadísimas láminas (...)

(*CREA*, José Donoso, *Casa de campo*. Chile, 1989)

Mais ce ne fut qu'un mensonge : une demi-douzaine d'indigènes morts de vomi noir dans un village éloigné des montagnes où les indigènes ont martelé l'or pour le transformer en feuilles les plus fines (...)

(2) Antes de levantar la vista hacia el centurión, el soldado que se disponía a *martillear*

el clavo – sumamente extrañado ante la docilidad del « rey de los judíos » – miró a sus

compañeros, rubricando su sorpresa con un significativo levantamiento de cejas.

(*CREA*, Juan José Benítez, *Caballo de Troya I*. España, 1994)

Avant de lever les yeux vers le centurion, le soldat qui s'apprêtait à marteler le clou - extrêmement surpris de la docilité du "roi des Juifs" - a regardé son de leurs collègues, signifiant leur surprise par un important soulèvement de sourcils.

On remarque à travers ces exemples, que dans un cas comme dans l'autre, qu'il s'agisse d'un métal précieux (exemple 1) ou du Christ sur la croix (exemple 2), l'opération référentielle est ici toujours la même et que le procès de *marteler* suppose la répétition, la répétition des coups de marteau. On pourrait, de fait, permuter les deux signifiants sans que le référent global phrastique ne soit altéré, *martillar* et *martillear* renvoyant tous deux à l'opération de *frapper au marteau*. Une telle observation pouvant se répéter sur de nombreux exemples sur corpus, l'étude se révèle peu concluante dans la plupart des cas tant *martillar* et *martillear* partagent des traits référentiels.

Par ailleurs, si l'on s'en tient à ces observations, on serait porté à croire que *martillar* équivaut à *martillear* et *martillear* à *martillar*, c'est d'ailleurs ce que la plupart des dictionnaires nous ont amenés à croire puisqu'ils confondent systématiquement les deux verbes⁶. Pourtant, il est des cas où il serait malvenu de confondre *martillar* et *martillear*. Observons les exemples suivants :

(3) Los caballos *martilleaban* el escarpado camino de la ancha calzada de Ixtapalapa.

(CREA, Ignacio Solares, *Nen, la inútil*. México, 1994)

Les chevaux piétinaient le sentier escarpé de la large route d'Ixtapalapa.

(4) (...) A pesar de su construcción en forma de sonata, Bruckner definió los acentos del

primer tema en cornos y trombones como 'Música militar'; los ritmos del acompañamiento, que *martillean* en las cuerdas como 'Cabalgata de Cosacos' (...). (CREA, La sinfonía "Romántica" de Bruckner (15/09/1996). *Agencia de Información Proceso*. (México, 1996)

(...) *Malgré sa construction en forme de sonate, Bruckner a défini les accents du premier thème aux cors et trombones comme "Música militar" ; les rythmes de l'accompagnement, qui martèlent les cordes comme "Cabalgata de Cosacos" (...).*

(5) Debe de ser sugestiva esa forma de hablar, aunque a mí me parece un tanto cargante.

El actor venezolano machaca, *martillea*, silabea las palabras. «Y es-to te lo digo para que se-pas que yo no soy un mal-va-do»: en resumen, las mata a golpes, mirando fijo a la presa, haciendo hincapié en cada respiración vocal (...)

(CREA, Joaquín Carbonell, *Apaga... y vámonos. La televisión: Guía de supervivencia*. España, 1992)

Cette façon de parler doit être suggestive, bien que je la trouve un peu fatigante.

L'acteur vénézuélien écrase, martèle, syllabe les mots. "Et je vous dis ceci Je sais que je ne suis pas un mauvais gars" : en bref, il les bat à mort, en regardant le proie, en mettant l'accent sur chaque souffle vocal (...)

Les exemples précédents amènent à penser que dès que l'on plonge dans la sphère métaphorique, l'équivalence entre la désinence verbale en *-ar* et la désinence en *-ear* n'est plus effective et que *martillar* s'efface au profit de *martillear*, forme qui prédomine nettement dans les exemples rencontrés dans le CREA et ce, en particulier, pour référer à des procès relatifs au rythme et à la répétition. Qu'il évoque le rythme des chevaux au trot, une diction morcelée et saccadée, la cadence d'une symphonie ou de toute œuvre musicale, *martillear* semble le plus usité pour référer à la rythmicité, c'est-à-dire à la

⁶ Dictionnaires Pagés (1914), Alemany y Bolufer (1917), Academia Usual (1925, 1927, 1936, 1939, 1947, 1950, 1956, 1970)

représentation d'un événement assujéti à une répétition périodique, rigoureusement égale à elle-même dans le temps. Ainsi l'on peut postuler que des deux signifiants, *martillear* est celui qui permet le plus aisément de se représenter psychiquement la répétition à l'identique d'un même procès perfectif⁷. La nuance itérative se confirme donc pour la forme en *-ear*. D'ailleurs, si l'on extrapole notre raisonnement, il apparaît que de nombreux verbes en *-ear* s'avèrent corrélés à l'itérativité : *centellear*, *gotear*, *tartamudear*, *golpear*, *cocear*... Ce constat soulève néanmoins de nouvelles interrogations. En effet, si la relation *-ear*/itérativité semble tangible, peut-on considérer qu'elle suffise à allouer à /e/ une quelconque valeur itérative ? Le phonème /e/ peut-il, à lui seul, avoir la prérogative de l'itérativité ? Et finalement, quels éléments permettraient à *-ear* de référer plus facilement à l'itérativité que *-ar* ?

2.1.2 Analyses chronomorphogénétique et cognématique de *martillar/martillear*

Afin de poursuivre notre raisonnement et de comprendre l'action de /e/ dans le couple *-ar/-ear*, il convient d'inverser notre angle d'analyse. En effet, il se pourrait bien qu'à force de chercher le phonème /e/, nous soyons passés à côté de la première instance signifiante qui s'offre à nous et que nous ayons perdu de vue que l'analyse de ce phonème ne pouvait se soustraire à l'examen profond du signifiant qui l'accueille.

A ce sujet, l'étude de Macchi (2005) ouvre de nouvelles perspectives et nous permet de replacer /e/ dans son habitat sémiotique premier : le mot. Ainsi, les observations du chercheur nous invitent à observer par un prisme nouveau les constituants du signifiant et nous amènent formuler de cette manière de nouvelles hypothèses quant à la présence de /e/.

Reprenons donc : nous avons initié notre analyse en prenant de fait le postulat qui soutient que /e/ appartient à la désinence grammaticale et qu'il intègre le verbe selon la formule d'usage :

Base lexicale + désinence morphologique = verbe

Martill + *ear* = *martillear*

Dans cette configuration, la partie lexicale du signifiant se retrouve nettement détachée de son appendice morphologique. Pourtant, bien que, comme l'explique Chevalier (1982), s'il convient de distinguer lexigénèse et morphogénèse, les deux ressorts génétiques du signifiant n'aient pas vocation à être séparés. De fait, selon ce chercheur, la capacité à signifier résiderait dans la combinaison simultanée des représentations de chacune de ces deux instances. Macchi, dans la lignée de Chevalier confirme la concomitance de la lexigénèse et de la morphogénèse mais va plus loin en défendant la co-action, la

⁷ Pour Chevalier (1977), dans l'univers des représentations mentales du temps, un verbe perfectif consiste en la représentation d'une opération qui ne requiert qu'un seul instant théorique de réalisation alors qu'un verbe imperfectif ne conçoit pas de limite à la réalisation de son procès. A titre d'exemple, *écrire* est un verbe de type imperfectif puisqu'il n'est pas possible de concevoir son commencement, ni sa fin. En fait, son procès se prolonge incessamment dans la durée. Cela est différent pour *casser* puisque ce verbe ne nécessite qu'un seul instant de réalisation. De fait, si je casse une assiette, le résultat est définitif et ne peut être modifié. Pour casser à nouveau, je devrai recommencer l'opération à l'aide d'une nouvelle assiette. L'opération nouvellement initiée a la particularité d'être toujours différente de la première dans le cas des verbes perfectifs alors qu'elle constitue le prolongement de l'opération initiale pour les verbes imperfectifs dont le résultat croît sous l'effet de la perdurance du procès. Si j'écris et j'écris encore, la quantité d'écrits sera plus importante à la fin qu'en son début et le résultat ne sera que le prolongement du résultat de l'opération première.

collaboration lexicale et morphologique aussi bien dans le lieu du radical que dans celui de la désinence. En effet, selon ce chercheur :

(...) [les] altérations du physisme du radical (...) incitent à croire que lexicogénèse et morphogénèse ne sont pas deux opérations qui se font suite, mais au contraire deux processus qui sont intriqués, compénétrés, et que par conséquent le verbe n'est pas un mot à radical ordinaire. (Macchi, 2005 : 154)

Ainsi désinence et radical (morphogénèse et lexicogénèse) s'associeraient en acte, s'alimenteraient l'un l'autre pour apporter au verbe les informations nécessaires à sa genèse. De fait, Macchi soutient que les informations modales, temporelles et personnelles ne se trouvent pas, comme la tradition le pense, contenues dans la désinence mais dans l'intégralité du verbe. *A contrario*, la désinence, elle aussi, recevrait des éléments d'ordre lexicologique. « Le verbe n'est pas un mot à radical ordinaire », dit Macchi (2005 : 154), et c'est précisément ce que nous avons oublié dans notre analyse de *martillear*. Il convient donc de se recentrer sur le signifiant et mettre au jour les articulations internes de ses différents constituants. Cela amène à se demander quelle relation existe entre *martill-* et *-ear*.

Jusqu'à présent, chercher à démasquer l'itérativité dans la désinence de *martillear* n'a pas été concluant car même si l'on constate un ajout d'itérativité pour la forme en *-ear*, autant la forme en *-ar* (*martillar*) que celle en *-ear* (*martillear*) semble corrélée à l'itérativité. Arrêtons-nous donc un instant et observons plus minutieusement le lexème *martill-*. Observons se déployer progressivement les représentations sémantique et référentielle de ce verbe dans nos psychés. Voilà qu'on le distingue autrement ! Voilà qu'il va de soi que *martill-* est par essence itératif ! En effet, à quel autre endroit pouvions-nous glaner l'information itérative si ce n'est précisément dans le lexème ? Le fait de *donner des coups de marteau* n'est-il pas déjà en soi un acte itératif ? Cela ne suppose-t-il pas déjà une répétition ? Il semblerait donc qu'en analysant *-ear* et *-ar*, nous soyons passé à côté de l'évidence : la lexicogénèse du verbe arbore de fait un procès itératif. Si l'on prend le substantif associé à *martillear*, c'est-à-dire, *el martillo*, il va de soi que le signifiant est de fait sémantiquement itératif. Lorsque je convoque en pensée le marteau, je sais que l'usage que j'en fais nécessite la réitération de son procès. Le trait encyclopédique qui ressort du marteau est donc l'itération⁸.

Ainsi, l'image psychique d'itérativité ne naît pas dans l'appendice morphologique du verbe en *-ar* et *-ear*, à l'inverse de ce que l'on tendait à penser au départ. Au contraire, il naît dans la partie lexicale du verbe, partie que nous n'avons pas encore étudiée. Si l'itérativité se trouve de fait dans les lexèmes abordés, on est en droit de se demander ce qu'apporte de plus /e/ que ce qui est déjà contenu dans le lexème ? Pour quelle raison est-il possible d'alterner entre l'emploi de *martillar* et celui de *martillear* ?

C'est là que la cognématique de Bottineau et la chronomorphogénèse de Macchi nous offrent des pistes d'analyse. L'infixe phonémique /e/ apparaît à la jonction entre radical et morphème mais il semble qu'il soit plus sensible à la partie lexicale du signifiant qu'à sa composante morphologique. Il est vrai qu'à première vue la désinence *-ear* n'apporte rien au verbe que ce qu'il a déjà mais qu'elle signale en réalité l'une des propriétés du

⁸ Le cerveau cherche sans cesse à catégoriser son univers afin de faciliter la compréhension du monde et de simplifier le traitement des opérations psychiques. Dans le domaine de la sémantique, Kleiber (1990) a défini un processus analogue appelé prototypicité. Ce processus revient à catégoriser les mots selon certains traits saillants dits « traits encyclopédiques ». Le trait encyclopédique serait en quelque sorte l'attribut caractéristique de l'entité concernée. Il est considéré comme le trait le plus pertinent à l'heure de catégoriser l'objet.

lexème qu'elle donne à voir, à entendre et à vivre par l'expérience sensorimotrice de l'être parlant. Et voilà bien la différence entre nos exemples en *-ar* et en *-ear* et ce qui constitue ce que la cognématique permet de révéler : le locuteur, par la réalisation phonatoire de la suite vocalique *-ea-*, inscrit dans son corps l'acte moteur d'itérativité contenue dans le lexème, participant de la sorte de la construction du signifié. Si le verbe cherche à dire une répétition, quoi de mieux que l'évocation par deux fois de cette répétition ? La première à la naissance du verbe, lors de la genèse lexicale et la seconde à la jonction du lexical et du morphologique. La langue iconographie physiquement et verbalement un trait du signifié par /e/. Le signifiant s'allonge à l'image du procès qui ne cesse de se répéter égal à lui-même. Il réplique physiquement et biologiquement la répétition sémantique qui le caractérise donnant au corps à vivre l'expérience de la redondance amorcée dans le lexème et créant de la sorte une congruence entre le signifié et le geste vocal *-ea-*. La lexigénèse s'opère en deux étapes avec tout d'abord l'information sémantique apportée par le lexème puis l'insistance à travers /e/ sur l'aspect itératif contenu dans ce même lexème. Le signe s'adresse donc en premier lieu à la conscience par l'évocation de l'itérativité présente dans le lexème puis au corps par la réalisation phonatoire de l'itérativité, de la répétition. La nuance rythmique intrinsèque à *martillear* s'entend alors aisément. L'évocation par deux fois et par deux moyens distincts de l'itérativité entraîne un rythme, une prosodie absente avec le seul flexif *-ar*. On pourrait en dire de même du verbe *centellear* (« clignoter ») dont on peut supposer que le /e/, par son irruption et le rapport diérétique qu'il entretient avec /a/ dans *-ear*, rappelle le clignotement visuel, l'intermittence comprise sémantiquement dans *centell-*. Ainsi, la césure phonique et rythmique entre /e/ et /a/ corporise physiologiquement par effet-boucle la fin du procès et le renouvellement de celui-ci à la fois qu'elle donne à voir et à entendre par sa réalisation sensorimotrice une morphogénèse se déroulant en deux temps : un premier temps *-e-*, et un second *-ar-*. Le locuteur se voit obligé de prononcer en première instance /e/ pour reprendre /a/, après un bref intermède, recréant de la sorte l'expérience du signifié. La forme en *-ear* constituerait donc un catalyseur sensoriel (visuel/auditif/phonique) qui établirait le lien entre expérience extralinguistique, réalisation phonatoire et contenu sémantique.

De plus, Macchi considère que : « (...) La date de convocation d'un formant (phonématique ou accentuel) dans la genèse du mot est un élément constitutif de sa signification, de sa valeur morphologique. » (2005 : 156). Ainsi, la répétition dite par /e/ positionné au sortir du lexème a pour effet de dilater et de retarder la survenance effective de l'infinitif qui le talonne, condamnant de cette manière le procès à se répéter inlassablement dans sa temporalité interne. Le retard morphogénétique qu'occasionne /e/ aura pour effet de souligner psychiquement et verbalement l'itérativité présente dans le signifié comme si la répétition du procès de *martillear* était destinée à ne jamais s'achever⁹.

⁹ Remarquons que dans l'étude précédemment citée, Macchi se réfère déjà à E et à son corrélat A en tant que « voyelle retardatrice » (2005 : 173) de la genèse personnelle. En effet, au subjonctif des verbes du 1^{er} groupe, la voyelle transradicale E, parce qu'elle indiscrimine les personnes de rang 1 et 3, est dénuée de toute « fonction interlocutive identifiable » (2005 : 166). Présente à toutes les personnes de rang ordinal, elle ne nous apporte aucune indication de rang personnel et ne discrimine aucunement le moi du non-moi. Pour que se résolve l'énigme personnelle, il faudra patienter jusqu'au terme de la morphogénèse car seul le terme du signifiant sera en mesure d'offrir une image complète de la personne, à exception des 1^{ère} et 3^{ème} personnes qui nécessiteront une béquille sémiologique (pronom personnel sujet) afin de spécifier leur rang ordinal. Cela convertit notre voyelle E (ou A pour les verbes du 2^{ème} et 3^{ème} groupe) en une voyelle transradicale « retardatrice » de la genèse personnelle. Comme l'affirme Macchi : « La voyelle -E- fonctionne ici, si l'on veut, comme un isolant qui détache la personne ordinale de l'idée lexicale de l'opération, signifiant ainsi sa virtualité en tant qu'acteur » (2005 : 169). Il est vrai que dans cet article, la fonction de retardateur morphogénétique vaut autant pour A que pour E, chacune des deux voyelles œuvrant

Il est intéressant de noter que pour les verbes prototypiques, le phonème /e/ apparaît lorsque l'être parlant montre l'intention de prendre en charge, de communiquer (à lui-même et à son interlocuteur) la propriété itérative du signifié. A l'inverse, lorsque le locuteur ne cherche pas à recréer et à faire vivre cette itérativité, le phonème /e/ disparaît. A titre d'exemple, le verbe *oscilar*, dont le procès est prototypique, n'accepte pas de /e/ dans sa désinence verbale car l'emploi scientifique qui est fait de ce verbe implique une distanciation psychique avec le signifié de *oscilar*. De cette manière, le locuteur scientifique refuse de compromettre son corps et celui de son interlocuteur dans l'expérience itérative inhérente à l'oscillation. Tout se déroule comme si, en refusant de réaliser l'itérativité de *oscilar*, le locuteur se situait à l'extérieur du signifié, depuis un point d'observation éloigné et qu'il répondait ainsi à la mise à distance requise par la méthodologie scientifique.

Nous songions au départ démontrer que l'ajout de /e/ conférerait au signifiant la notion d'itérativité, mais cela n'a finalement pas été concluant. Il suffisait d'inverser notre raisonnement pour réaliser qu'un verbe dont le procès est itératif appelle le concours du phonème /e/ pour incorporer la nature itérative de son procès et l'augmentation du nombre d'opérations conséquentes. Cette propriété de /e/ explique qu'en discours les formes en *-ear* finissent par être préférées aux formes en *-ar* et que *martillear* soit parvenu en un siècle seulement à déloger *martillar*¹⁰. Tout se passe comme si la langue, pour certains verbes à aspect itératif¹¹, avait voulu faire la tentative de la forme en *-ar* qu'elle aurait cherché à étoffer, à peaufiner par l'ajout de l'infixe phonémique /e/, déclencheur morphologique et sémantique de la notion d'itérativité. La survenance de *-ear* nous démontre l'adaptabilité du signifiant qui cherche à incorporer son signifié par des moyens morphologiques et physiologiques. La forme en *-ear* dit l'itérativité alors que la forme en *-ar* l'ignore.

Ces conclusions sont rendues possibles grâce à la mise en regard de verbes en *-ar* et *-ear* qui ont pour caractéristique de référer à un même procès mais il est des cas, comme *pasar* et *pasear*, où les verbes en *-ar* et leurs corrélats en *-ear* divergent référentiellement. Que se passe-t-il alors ? Le phonème /e/ agit-il d'une manière différente selon le binôme dans lequel il comparait ?

2.2 Tendances 2 : Verbes dont la référence diffère, le cas du binôme *pasar/pasear*

2.2.1 Observations

Parmi les verbes dont la référence diffère, nous avons fait le choix de sélectionner *pasar/pasear* car tout comme pour *martillar/martillear*, le nombre satisfaisant

au subjonctif. La voyelle E n'est donc pas sémantiquement porteuse de la notion de dilatation et de retardement, mais il paraît fondamental pour nos recherches de noter qu'en certains cas, selon sa survenance dans le signifiant et la nature de sa relation avec les constituants avec lesquels il interagit, E peut couvrir ces fonctions.

¹⁰ Alors que l'emploi de *martillar* a été rapidement consacré par le dictionnaire de Nebrija en 1495 et que sa présence a été régulière et constante depuis lors, *martillear* a éprouvé de la difficulté à prendre racine dans le paysage linguistique. De fait, il faudra attendre le dictionnaire de Pagés de 1914 pour que soit formalisé son usage. Pourtant, aujourd'hui, les statistiques (CREA) démontrent que la forme en *-ear*, *martillear* (0.69 occurrences par million), est parvenue en moins d'un siècle à supplanter la forme en *-ar*, *martillar* (0.64 occurrences par million). De même, malgré le double emploi *centellar/centellear*, on remarquera que la forme prévalente en diachronie (32 occurrences pour *centellear* contre 9 occurrences pour *centellar* dans le CORDE) comme en synchronie (0.73 occurrences par million pour *centellear* et 0.31 par million pour *centellar* dans le CREA) est la forme en *-ear*.

¹¹ Tous les verbes itératifs ne possèdent pas de corrélat en *-ar*.

d'exemples en contexte (*CREA*) nous permet de confronter les deux formes entre elles. De même, le couple *pasar/pasear* est intéressant dans la mesure où l'on observe un contraste important entre les capacités référentielles de chacun des signifiants. En effet, le dictionnaire *DRAE* répertorie plus de soixante acceptions pour *pasar* (cinquante pour le dictionnaire de *Autoridades* sous la forme archaïque *passar*) alors que *pasear* n'en répertorie que douze (et neuf pour le *Diccionario de Autoridades*). La vitalité référentielle de *pasear* nous a contraint à ne sélectionner du *DRAE* que quelques définitions qui doivent contribuer à dessiner les caractéristiques référentielles de ce signifiant et qui permettent d'analyser son emploi dans les domaines temporel, spatiale et notionnel :

Pasar : du latin vulgaire *passare*, du latin *passus*
llevar, conducir de un lugar a otro.
mudar / trasladar a otro lugar, situación o clase.
cruzar de una parte a otra. *Pasar un río*.
Ir más allá de un punto limitado o determinado. *Pasar la raya*.
Dicho de una cosa: cesar (|| interrumpirse o acabarse). *Pasar la rabia*.
Estar durante un tiempo determinado en un lugar o en una situación. *Pasan los veranos en la playa*
Disimular o no darse por enterado de algo. *Ya te he pasado muchas*.

Porter ou conduire d'un endroit à un autre
Changer ou déplacer vers un autre lieu, une autre situation ou une autre classe.
Traverser d'un endroit à un autre. Passer un fleuve
Dépasser un point limité ou déterminé. Passer la limite
Dit d'une chose : cesser (|| s'int interrompre ou s'arrêter). La rage passe.
Dépasser la ligne : être pendant un certain temps dans un lieu ou une situation. Ils passent l'été à la plage.
Cacher ou ne pas faire cas de quelque chose. Je t'ai déjà laissé passer pas mal de choses.

L'examen des différentes acceptions que nous avons sélectionnées, combiné aux analyses synchroniques de *pasar* en contexte, démontre que *pasar* est un verbe cinétique (notion de mouvement) qui couvre les sphères temporelle (*Pasan los veranos en la playa*), spatiale (*Pasar un río*) et notionnelle (*Pasó a ser un gran éxito*). Il réfère à un mouvement linéaire d'un point A vers un point B et exprime l'idée de « transjection »¹² et de transfert. Les bornes initiales et finales du trajet ne sont pas de fait mais sont susceptibles d'apparaître en contexte. La notion de transfert confère à *pasar* un aspect de type imperfectif. Concevoir psychiquement *pasar*, c'est se représenter un trajet qui ne connaît pas d'interruption lors de sa réalisation, quelle que soit la longueur dudit trajet. La capacité à signifier un mouvement transjectoire implique que le temps que représente *pasar* ait la caractéristique d'être un temps transitoire qui est susceptible d'être perçu comme bref et cela même si le procès de *pasar* est prolongeable à souhait ou que la période à laquelle réfère *pasar* se déploie sur un espace temporel large.

(6) Al *pasar* por el hotel Capucines, se me ocurrió preguntar por Ángel de Estrada, que ignoraba mi estancia en París.

¹² Nous empruntons le terme « transjection » à Bottineau (2012b : 9) qui a rebaptisé la préposition spatiale et causale « por » préposition de « transjection » : « andar por la calle », « ir por sal ».

(CREA, Enrique García Velloso, *Memorias de un hombre de teatro*. Argentina, 1942)

En passant devant l'hôtel Capucines, j'ai pensé demander après Angel de Estrada, qui ignorait que j'étais à Paris.

(7) (...) Pues él *pasó* varios años en el archipiélago y alguna temporada en La Habana.

(CREA, Fernando Ortiz, *La música afrocubana*. Cuba, 1975)

(...) *Il a passé plusieurs années dans l'archipel et un certain temps à La Havane.*

Qu'il s'agisse de traverser un lieu sans s'y attarder (exemple 6) ou d'une période de quelques années passées dans de lointaines contrées (exemple 7), *pasar* réfère à la notion d'étape et repose sur l'idée d'un passage qui a été sélectionné dans un « voyage » aux dimensions plus importantes. Peu importe la durée de cette étape dans le temps des horloges, la notion de transit est susceptible de réduire considérablement la perception temporelle corrélée à *pasar*.

On retiendra donc que l'invariant référentiel de *pasar* repose sur la notion de trans-fert, de tra-jectoire et de trans-jection et que par conséquent l'image psychique qui en découle peut impliquer un rétrécissement temporel.

A la différence de *pasar*, *pasear* est bien moins prolifique et ne peut faire l'étalage que de douze acceptions dans le *DRAE*, neuf pour le *Diccionario de Autoridades*.

Pasear : de *paso* y *-ear*

Ir andando por distracción o por ejercicio.

Hacer pasear. *Pasear a un niño.*

Dicho de una cosa no material: *andar vagando.*

llevar algo de una parte u otra, o hacerlo ver acá y allá.

Discurrir acerca de una materia sin hacer pie en ella, o vagamente.

Estar ocioso.

Pasear : de *paso* et *-ear*

Marcher pour se distraire ou pour faire de l'exercice.

Faire promener. Faire promener un enfant.

Dit d'une chose non matérielle : errer

Apporter quelque chose d'un endroit à un autre, ou le montrer çà et là.

Parler d'un sujet sans s'y tenir, ou vaguement.

Faire preuve d'oisiveté.

Tout comme le verbe *pasar*, le verbe *pasear* est un verbe cinétique qui exprime l'idée de mouvement. A la différence de *pasar*, le mouvement n'est ni linéaire, ni orienté et se réalise à l'intérieur d'un lieu dont *pasear* délimite les contours (*Paseó por el parque antes de volver a casa*). Alors que *pasar* dit un lieu que l'on traverse, *pasear* dit un lieu que l'on sillonne, que l'on parcourt de l'intérieur. Le mouvement à l'intérieur de ce lieu a vocation à être répété sans cesse, *pasear* exprime donc l'itérativité. Ainsi, le signifiant *pasear* inclut la notion de balayage d'un champ locatif dont les dimensions peuvent être variables. Le trajet n'étant ni linéaire ni dirigé, on associe *pasear* à l'idée d'imprécision et d'indistinction, d'où les emplois de « vagamente » et « vagando » présents dans le *DRAE* afin de gloser *pasear*.

De plus, au balayage inhérent à *pasear* peut être associé un état émotionnel souvent mis en exergue par les dictionnaires (*ir andando por distracción...*) et qui explique que *pasear*

se soit rapidement spécialisé référentiellement pour évoquer la déambulation et la flânerie dans un périmètre locatif délimité. Prenons l'exemple suivant:

(8) Las señoritas *se paseaban* por el pasillo central que quedaba entre las mesas, hablando entre sí.

(CREA, Inés Palou, *Carne apaleada*. España, 1975)

Les demoiselles se promenaient dans l'allée centrale, entre les tables, en parlant entre elles.

Ici, *pasear* apparaît à la forme pronominale. Nous retrouvons d'une part l'idée d'un lieu foulé par des va-et-vient incessants « *se paseaban por el pasillo central* », et d'autre part l'évocation implicite de la déambulation. Les jeunes femmes paraissent bien plus absorbées par leur conversation que par le couloir qu'elles parcourent et dont elles font peu de cas. Le temps semble même s'allonger et se dissoudre sous l'effet de leur bavardage ininterrompu. Ainsi, il apparaît qu'avec *pasear*, le temps n'apparaît plus comme une contrainte, il est une matière que le sujet parvient à distordre et à étirer indéfiniment sous l'effet du plaisir ressenti. *Pasear* offre donc l'image d'un temps se dilatant et se déployant sans limite. De plus, dans cet exemple, l'emploi de l'imparfait participe également de la dilatation temporelle et fait ainsi écho à l'emploi du verbe *pasear*.

(9) A veces se detenía en esta postura para extraer las llaves o coger el bolso. Luego, *paseaba* nerviosamente entre las adelfas y los laureles o miraba en dirección a la piscina como quien no ve, como quien no mira (...)

(CREA, Antonio Colinas, *Un año en el Sur*. España, 1990)

Parfois, il s'arrêtait dans cette position pour retirer les clés ou prendre le sac. Puis il déambulait nerveusement entre les lauriers roses et les lauriers ou regardait dans la direction de la piscine comme s'il ne voyait pas, comme s'il ne regardait pas (...)

L'exemple 9 nous permet, à nouveau, de mettre en lumière les deux caractéristiques de *pasear* (balayage locatif et élargissement temporel). En effet, *pasear* réfère ici aux allées et venues du sujet entre les arbres renvoyant de la sorte à l'état émotionnel de l'individu. A la différence de l'exemple précédent, le procès de *pasear* n'est pas associé au plaisir et à la délectation mais à un état d'anxiété qui empêche l'individu de trouver la quiétude. De fait, le sujet s'éparpille dans toutes les actions qu'il mène comme le démontrent les propositions disjonctives « *para extraer las llaves o coger el bolso* » et « *paseaba nerviosamente entre las adelfas y los laureles o miraba en dirección a la piscina* » et le rythme ternaire « *se detenía* », « *paseaba* », « *miraba* ». En outre, les cent pas qu'il réalise entre les arbres vont de pair avec la perception d'un temps qui semble à nouveau se distendre, non sous l'effet du plaisir comme dans l'exemple 8, mais en raison du mal-être et de l'excitation ressentis par le sujet. En effet, tout se déroule comme si, dans le procès de *pasear*, chaque seconde se décomposait et s'étirait au maximum, amplifiant de la sorte l'inconfort et la nervosité de l'individu. De nouveau, l'emploi de l'imparfait participe de la distension temporelle, intensifiant davantage encore les effets dilatant de *pasear*.

Pour résumer, entre *pasar* et *pasear*, *pasar* est de loin la forme la plus usitée en discours. Cela tient à de larges capacités référentielles qui lui permettent de s'adapter et de s'intégrer à bon nombre de situations phrastiques. *Pasear* semble quant à lui s'être

spécialisé pour évoquer un lieu parcouru de l'intérieur. Bien souvent, *pasear* entre en résonance avec l'état émotionnel du sujet.

2.2.2 Analyses chromorphogénétique et cognématique de *pasar/pasear*

Nous l'avons évoqué antérieurement, les capacités référentielles de *pasear* sont bien moindres que celle de *pasar*. Cette discordance nous permet de délimiter avec précision le rôle de /e/ en langue et de définir conséquemment les raisons de l'intervention de cette voyelle dans *pasear*. Convoquer /e/ dans *pasear* se révèle très économique pour la langue car à travers la seule présence de ce phonème, *pasear* récupère certains traits du signifié *pasar* qu'il va utiliser à son avantage et d'autres qu'il va neutraliser. De fait, *pasear* garde de *pasar* l'idée de mouvement, mais alors que dans *pasar* n'est considéré qu'un seul et même mouvement formant un trajet, dans *pasear*, au contraire, les mouvements sont multiples et de nature dispersée. Il incomberait donc à /e/ de se dresser telle une muraille entre lexigénèse et morphogénèse empêchant ainsi le mouvement linéaire contenu dans *pasar* de se réaliser tout en fragmentant le mouvement unitaire initial en une multitude de mouvements disparates. La fragmentation du trajet va de pair avec la répétition des mouvements dans un ensemble délimité. Sur ce dernier point, il semblerait que /e/ fonctionne dans *pasear* de la même manière que dans *martillear*, c'est-à-dire qu'il a pour fonction de signaler et de corporiser l'itérativité du procès. La multiplication des mouvements correspond à l'action réitérée de parcourir un endroit d'un bout à l'autre, de le sillonner de l'intérieur, de long en large et en travers.

Néanmoins, *pasear* diverge de *martillear* en un point : alors que pour *martillear* le /e/ rappelle une itérativité contenue *de facto* dans le lexème, dans *pasear*, le /e/ concède au signifiant un trait itératif dont était dépourvu son corrélat en *-ar*. Ainsi, l'itérativité présente en /e/ permettra à *pasear* de se distinguer autant physiquement que référentiellement de *pasar*, modifiant de la sorte le potentiel réseau combinatoire de chacun des signifiants.

Du reste, tout comme pour *martillear*, le /e/ dans *pasear* produit un retard morphogénétique qui recule autant que possible la survenance de l'entier génétique, ce qui aura pour effet de dilater au maximum la réalisation de l'opération. La nature du procès étant imperfective, la réitération et le retard morphogénétique engendrent l'étalement processuel de *pasear*. A cet égard, *pasear* est comme *pasar* de nature imperfective, son procès est donc prolongeable de fait. Ainsi, la fonction de /e/ est donc moins le prolongement de l'opération, déjà contenu dans le procès imperfectif, que le recommencement incessant du procès de *pasear*, recommencement qui participe à l'étalement de l'opération et qui consiste en la multiplication des mouvements dans un espace donné. La boucle est à nouveau bouclée. L'imperfectivité de *pasear* est mise en exergue et amplifiée par le phonème /e/, porteur d'itérativité, et par le retard génétique qu'il provoque. Avec /e/, on retrouve une opération sans cesse répétée dans un procès prolongeable à souhait et dont la morphogénèse tarde à s'achever. L'étalement du procès de *pasear* entraîne conséquemment la formation dans notre esprit d'un allongement et d'une dilatation du temps. La représentation temporelle extensive constitue également ce qui différencie *pasear* de *pasar*. Il est vrai que le procès de *pasar* est lui aussi prolongeable à souhait mais à la différence de *pasear*, *pasar* ne connaît pas la répétition de son opération. Il en revient à l'absence de répétition processuelle de restreindre temporellement *pasar*, le faisant apte de cette manière à référer à des étapes ou à des éléments perçus comme brefs.

De plus, si l'on reprend *pasear*, l'ajout de la prothèse phonémique /e/ en son centre permet de corporiser phonétiquement deux éléments : la réitération tout d'abord et la représentation temporelle élargie ensuite. En effet, tout comme dans *martillear*, le /e/ immiscé entre lexigénèse et morphogénèse illustre phonétiquement l'itérativité qu'il apporte à *pasear*. De nouveau, la césure entre /e/ et /a/ nous indique un processus de répétition et de renouvellement que l'on retrouve dans la multiplication des mouvements de *pasear*. Formuler phonétiquement *pas-ar* revient à être en mesure de procéder à l'opération, un trajet, sans qu'intervienne aucun obstacle durant la réalisation du verbe alors que dans *pas-e-ar*, le /e/ entrave la réalisation d'un mouvement linéaire et oblige articulièrement à une répétition vocalique correspondant à la répétition du mouvement dans l'espace donné. D'où il est permis d'avancer que la suite *-ear* possède une puissance sensorielle liées aux qualités sensorimotrices des phonèmes qui la composent et qu'elle établit une jonction entre le sens et la référence créant ainsi un lien entre l'expérience sensible et l'univers des mots.

En outre, la présence phonétique et iconographique de /e/ induit un allongement et une dilatation de la représentation temporelle. Alors que la rapidité articulatoire de *pasar* réalisée en deux syllabes illustre la restriction temporelle induite par le signifiant dépourvu de /e/, l'allongement phonétique de *pasear* (trois syllabes) dit et physifie la dilatation temporelle inhérente au verbe. Un signifiant court pour illustrer un rétrécissement temporel et un signifiant long pour iconographier et verbaliser un temps perçu en expansion. Cet allongement temporel va permettre à *pasear* de référer à la délectation induite par l'idée de prendre et de savourer le temps. *A contrario*, le temps qui se déploie sans limite pourra également permettre à *pasear* de référer à des émotions néfastes dont l'individu se sent atteint : anxiété, nervosité, stress, peur.

Conclusion

L'examen des binômes *martillar/martillear* et *pasar/pasear* nous a amenés à observer une relation étroite entre la présence du phonème /e/ et la notion d'itérativité. Nonobstant, il se trouve que l'itérativité ne se réalise pas de la même manière selon que /e/ intervient dans des signifiants tels que *martillear* ou dans d'autres signifiants tels que *pasear*.

En effet, dans le premier cas, le phonème /e/ reproduit une itérativité contenue de fait dans le lexème prototypique qu'il complète en lui conférant valeur d'insistance. Le phonème /e/ s'en tient donc à souligner et à corporiser le trait référentiel itératif de son signifiant en lui accordant un surplus itératif mais il n'infléchit aucunement la référence du signifiant, celle-ci demeurant inchangée. Ainsi, loin de constituer un simple doublon de la forme en *-ar*, la forme en *-ear* apporte au signifiant une nuance itérative qui rendra les formes en *-ear* plus aptes à compléter des lexèmes prototypiquement itératifs et occasionnera l'effacement progressif des verbes en *-ar* considérés comme trop neutres dans les cas qui nous occupe (*centellar, colorar*)¹³.

Dans la seconde tendance constituée de verbes tels que *pasear*, /e/ n'est plus en charge de rappeler une itérativité de fait mais plutôt d'instruire le signifiant du trait référentiel d'itérativité faisant défaut à la forme en *-ar*. Dans ces cas précis, les signifiants en *-ar* et *-ear* se rejoignent par le partage d'un très grand nombre de traits référentiels qui se verront altérés par l'action de /e/. En effet, /e/ va permettre de dévier les principaux traits référentiels partagés par les signifiants et conduira à la rigoureuse distinctivité des

¹³ Il est des cas comme *amarillar/amarillear* où la forme en *-ar* ne s'est imposée à aucun moment de son histoire.

référents. Il délimitera de la sorte le champ d'action référentiel de chaque signifiant et assignera à chacun sa propre juridiction en langue. Le phonème /e/ est donc un investissement économique pour la langue puisqu'à lui seul il permet la création de nouveaux schémas référentiels sur la base de schémas préexistants.

On pourra noter que dans les deux cas, /e/ agit de manière différente selon la nature du procès. Si le procès est perfectif, la présence de /e/ conduit dans le domaine des représentations à la multiplication du résultat alors que si /e/ incorpore un verbe au procès imperfectif, il aura pour effet psychique un étalement processuel. Perfectif ou imperfectif, multiplication ou étalement, dans les deux cas, le procès se réitère et s'allonge sous l'effet de /e/. Cela est d'importance car /e/, parce qu'il est en mesure d'interférer sur le développement processuel, va agir sur les traits référentiels afférents à la temporalité et aux notions qui lui sont par connotation associées.

A l'inverse, les formes en *-ar*, qu'elles soient de nature perfective ou imperfective, se singularisent par le caractère bref de leur procès et le phénomène de contraction du temps. Les signifiants dont le flexif verbal est *-ar* seront donc plus enclins à développer un réseau référentiel dont l'axe fédérateur réside en la vitesse et en la rapidité alors que pour les verbes en *-ear* la notion d'un temps élargi par la répétition du procès constitue le noyau du réseau référentiel.

Par ailleurs, l'analyse chronomorphogénétique de /e/ a permis d'établir que l'étalement processuel dans la durée est également dit par /e/ dans son sens le plus matériel. Ainsi avons-nous pu observer que le signifiant s'allongeait à travers la présence de /e/. Physiquement, /e/ prolonge le lexème autant qu'il retarde la réalisation morphogénétique du signifiant, amplifiant de la sorte la dilatation processuelle et temporelle qu'il participe à signaler. La psyché doit dépasser l'obstacle /e/ afin d'obtenir les informations d'ordre morphogénétique qui permettent au signifiant de se réaliser dans son intégralité.

Enfin, si l'itérativité dans *-ear* semble motivée par la présence de /e/, il serait précipité de considérer que /e/ est porteur de l'invariant cognitif d'itérativité. En effet, l'emploi du phonème /e/ servant à neutraliser le genre dans les pronoms et dans certains noms remet en question le caractère invariant de ce phonème. De même, si le phonème /e/ semble contribuer à dire la répétition et le rythme, s'il fait montre d'une telle inclination à matérialiser et à corporiser le signifié du mot en reproduisant l'expérience d'itération, c'est bien parce qu'il peut compter sur la collaboration d'autres éléments signifiants qui créent de concert avec lui ces possibilités. De fait, sans son placement au sortir du lexème et en amont du morphème, /e/ ne pourrait induire de retard morphogénétique propre à évoquer l'étalement processuel. De même, sans le phonème /a/ avec lequel il forme une grappe vocalique¹⁴, /e/ ne serait en mesure de briser le flot articulatoire et de corporiser l'itérativité du procès. Non plus qu'il ne pourrait rallonger le signifiant s'il n'existait une forme courte (*-ar*) dont il pourrait se distinguer ostensiblement. Alors peut-être conviendrait-il plus justement de considérer que l'itérativité n'est pas le seul fait de /e/ mais qu'il en revient à la grappe *-ea-*, motivée par son profil articulatoire, de corporiser l'itérativité du signifié à la manière d'un cognème. Il est d'ailleurs intéressant de remarquer que la grappe *-ea-* requiert un effort articulatoire important qui favorise le geste corporel de l'itérativité. En prononçant successivement deux phonèmes vocaliques, le locuteur consomme deux fois plus d'énergie articulatoire, à l'image de ce qu'est une répétition : une dépense d'énergie. Cela démontre en quelque sorte l'intentionnalité du

¹⁴ Nous empruntons à Marine Poirier (2017) le concept de « grappe submorphémique » pour évoquer un ensemble de submorphèmes signifiants faisant réseau en langue (par exemple : -MB dans *ambos/también/tampoco* ou -LK- dans *cualquier/alguien/algo/algún*).

locuteur qui cherche à cristalliser par la parole l'itérativité du signifié. En outre, on aurait pu trouver le dédoublement du phonème /a/ (*-aar) pour évoquer la répétition mais le risque aurait été grand de voir fusionner les géminées, ce qui aurait eu pour conséquence de neutraliser l'expression physiologique de l'itérativité et de confondre les signifiés originellement discriminés. Le /e/, au contraire, s'avère idéal car il permet une véritable fracture vocalique qui oblige à un nouvel effort articulatoire et empêche toute assimilation ou diptongaison avec le phonème /a/¹⁵. Finalement, même si le phonème /e/ semble être le candidat parfait pour retranscrire l'itérativité, on ne peut le dissocier de la voyelle /a/ avec laquelle il prend et fait sens. De fait, comme le serait un signifiant saisi hors de tout contexte phrastique, /e/ « tout seul, ça signifie rien » (Macchi, 2018).

Références bibliographiques

BOTTINEAU, Didier (1999). *Du son au sens : l'invariant de I et A en anglais et autres langues*. Communication présentée au Séminaire de Traductologie « oralité et traduction » organisé par le CERTA, Arras. Disponible en ligne sur <<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00656274/document>> (Consulté le 10 juillet 2020).

BOTTINEAU, Didier (2008). La submorphologie grammaticale en espagnol et la théorie des cognèmes. Dans G. Le Tallec-Lloret (dir.), *Vues et contrevues, Actes du XIIIe Colloque international de Linguistique ibéro-romane*, (p. 19-40). Limoges : Lambert Lucas, Collection Libero. Disponible en ligne sur <<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00656274/document>> (Consulté le 10 juillet 2020).

BOTTINEAU, Didier (2009). La théorie des cognèmes et les langues romanes : l'alternance i/a dans les microsystèmes grammaticaux de l'espagnol et de l'italien. *Studia Universitatis Babeş Bolyai – Studia Philologia*, LIV (3), 125-151.

BOTTINEAU, Didier (2010). Language and enaction. Dans J. Stewart, J. R. Stewart, O. Gapenne, E. A. Di Paolo, *Enaction: Toward a New Paradigm for Cognitive Science*. (p. 267-306). Londres : MIT press.

BOTTINEAU, Didier, (2012a). Submorphémique et corporéité cognitive. *Miranda. La submorphémique*, (7), np. doi : <https://doi.org/10.4000/miranda.5350>

BOTTINEAU, Didier (2012b). Submorphologie et processus aspectuels en morphologie grammaticale de l'espagnol. Dans G. Luquet (dir.), *Morphosyntaxe et sémantique espagnoles. Théorie et applications*. (p. 37-56). Paris : Presses Sorbonne Nouvelle. Repéré à <<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00770375/document>>

CHEVALIER, Jean-Claude (1977). De l'opposition « aver » - « tener ». *Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, (2), 5-48.

CHEVALIER, Jean-Claude (1982). Le péché de réalité. *Langues et linguistique*. 8(2), 91-125.

FORTINEAU-BREMOND, Chrystelle (2018). Sur le cognème O en espagnol : quelques propositions. *Chréode*, (2), 291-310.

¹⁵ On observe tout de même, dans un registre familier, la disparition du phonème /e/ en faveur du phonème /i/ comme par exemple dans *tutiar* pour *tutear* ou encore *blanquiar* pour *blanquear*.

GUILLAUME, Gustave (1973). *Principes de linguistique théorique*. Recueil de textes inédits préparés en collaboration sous la direction de Roch Valin. Québec : Presses de l'Université Laval / Paris : Klincksieck.

MACCHI, Yves (2005). Chronomorphogénèse verbale : esquisse d'embryologie du verbe espagnol. *Cahiers de linguistique analogique (Un signifiant : un signifié. Débat)*, (2), 153-204.

MACCHI, Yves (2018). « Tout seul, ça signifie rien » Rôle du signifiant unitaire dans la genèse du sens phrastique : comment le sens accède-t-il à la conscience ? *Signifiances (signifying)*, 2(1), 125-148. DOI : <https://doi.org/10.18145/signifiances.v2i1.186>

MOLHO, Maurice (1988). L'hypothèse du formant (sur la constitution du signifiant : esp. UN/UNO). Dans C. Blanche-Benvéniste, A. Chevrel & M. Gross (éd.) *Hommage à la mémoire de Jean Stefanini* (p. 291-303). Aix-en-Provence : Université de Provence.

POIRIER, Marine (2017) *También / tampoco* : émergence d'un micro-système par le signifiant. Submorphémie, diachronie et chronosignifiance. Dans S. Pagès (éd.) *Submorphologie et diachronie dans les langues romanes* (p. 135-160). Aix-en-Provence : Presses Universitaires de Provence. Disponible en ligne sur <<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01572303/document>> (Consulté le 11 septembre 2020).